title : Journal de l’Empire (1810-02-06), Théâtre Français, *L’Avare*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1810/theatrefrancais/lavare

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 6 février 1810.

created : 1810

language : fre

# Théâtre Français. *L’Avare*.

Depuis dix ans je parle de comédies, et je n’ai presque point parlé de *L’Avare*. Cette pièce se donne les mauvais jours ; il n’y va personne : j’ai imité l’injustice du public. *L’Avare* est cependant un des chefs-d’œuvre de Molière ; mais je ne le place qu’au quatrième rang, après le *Tartuffe*, *Le Misanthrope* et *Les Femmes savantes* ; d’abord parce qu’il est en prose, ensuite parce que le comique n’en est pas toujours aussi noble, enfin, parce que dans *L’Avare* le caractère principal est le seul, tandis que les trois autres pièces sont pleines d’excellents caractères subordonnés au premier.

On pourrait reprocher à Molière d’avoir manqué à la bienséance et à la vérité théâtrale, en nous présentant un amant domestique dans la maison du père de sa maîtresse. Cela n’arrive presque jamais dans le monde, et il n’est pas décent que cela arrive ; mais cette faute trouve son excuse dans les beautés que l’auteur a su en tirer. On peut dire aussi qu’une telle indécence sert à montrer le désordre qui doit régner dans la famille d’un avare qui néglige l’éducation de ses enfants, pour ne s’occuper que du soin de ses écus.

Jean-Jacques Rousseau a repris injustement, selon moi, un autre défaut de bienséance, qui du moins n’est pas romanesque. Il s’emporte contre Molière, et lui reproche aigrement de nous montrer un fils qui manque de respect à son père : en effet, quand Harpagon dit à son fils, *Je te donne ma malédiction*, le fils répond très plaisamment : *Je n’ai que faire de vos dons*. Rousseau ne peut s’empêcher de trouver la plaisanterie excellente. Elle l’est en effet, mais elle paraît scandaleuse à ce rigide moraliste : comme si Molière, en nous présentant un fils si peu respectueux, donnait la plus légère approbation à son insolence ! Comment un homme qui avait autant d’esprit et de talent que J. J. Rousseau, est-il resté assez étranger à l’art dramatique pour ne pas voir que le poète comique ne sanctionne point les vices qu’il expose ? Ce n’est point la faute de Molière si un père avare est maudit de ses enfants ; si ce vice odieux, qui étouffe la nature dans le corps du père, l’étouffe également dans le cœur du fils ; son devoir est de nous montrer cet effet de l’avarice. Il n’approuve pont les excès du jeune homme ; mais il nous les fait envisager comme la suite naturelle de la dureté et de l’insensibilité du vieillard. On sait bien que Cléante serait beaucoup plus estimable si la bassesse et l’infamie d’un père dénaturé n’affaiblissaient point en lui les sentiments de la piété filiale ; ce serait un modèle de sainteté et de vertu ; mais ce ne serait pas un personnage de comédie.

Avec quelle vigueur, avec quelle fidélité de pinceau, Molière ne nous trace-t-il pas son avare s’isolant de sa faille, voyant des ennemis dans ses enfants qu’il redoute, et dont il l’est pas moins redouté ; concentrant toutes ses affections sur son coffre, tandis que son fils se ruine d’avance par des dettes usuraires, tandis que sa fille à une intrigue dans la maison avec son amant déguisé ! L’avare ne sait rien de ce qui se passe au sein de sa famille, rien de ce que font ses enfants ; il ne sait au juste que le comte de ses écus : c’est la seule chose qui le touche et qui l’intéresse : c’est le seul objet de ses veilles ; l’argent lui tient lieu d’enfants, de parents et d’amis. Voilà la morale qui résulte de l’admirable comédie de Molière ; et s’il y a quelque tableau capable de faire haïr et mépriser l’avarice, c’est celui-là. C’est, il est vrai, de la morale très superflue : il y a beaucoup moins d’avares aujourd’hui qu’il n’y en avait du temps de Molière ; et comme il est dans la nature de l’homme de se corriger d’un vice par un autre, la prodigalité a chassé l’avarice, presque personne n’amasse ; la plupart dépensent plus qu’ils ne possèdent. Les enfants doivent compter sur de grosses dettes, et non sur de gros héritages ; leur patrimoine est dans leur industrie et dans leurs talents ; c’est un bien qu’ils en soient persuadés ; il faut qu’ils se disent sans cesse : Ne t’attends qu’à toi seul.

On peut trouver étrange qu’un vieux avare devienne amoureux d’une fille qui n’a rien, et veuille l’épouser : si cette passion n’est pas bien naturelle, elle produit des situations bien comiques. On s’étonne aussi qu’un Harpagon ait des chevaux, un carrosse, quatre domestiques, sans que Molière prenne la peine de nous apprendre si la naissance et l’état de cet Harpagon nécessitent cette dépense. Ce qu’il y a de plus défectueux, c’est le dénouement ; mais les spectateurs, après avoir ri pendant tout le cours de la pièce, sont peut-être obligés à quelque indulgence pour une scène moins agréable que les autres.

Vigny joue bien l’avare ; et ce rôle fait honneur à son talent. On ne peut blâmer d’avoir adopté le costume établi par la tradition ; mais on peut blâmer la tradition d’avoir établi ce costume. Pourquoi faire de l’avare une caricature des Variétés ? C’est profaner le comique de Molière que de lui donner la livrée des tréteaux : Harpagon, ainsi vêtu, ressemble à Gilles ou à Pierrot en deuil. Un habit commun un peu usé, mais dans la forme ordinaire, conviendrait beaucoup mieux que l’équipage burlesque dont on a coutume d’affubler l’avare de Molière, et qui en fait un personnage de Carnaval.